

jeunes hommes et des jeunes filles étaient assaillies par les violentes rafales des vagues et du vent ; les vieillards étaient battus par les tempêtes, chacun selon ses œuvres ; car le calme et l'orage n'étaient pas dans l'esprit du lac, mais dans les âmes qui voguaient dessus. Courant doucement vers la rive, le chasseur et sa fiancée s'élancèrent de leurs canots sur l'île d'Or. Quel contraste avec la terre morne et froide qu'habitait le chasseur. Ici pas de tombeaux, pas un bruit de guerre ; aucun souffle violent ne trouble l'air, aucune brume ne voile le soleil. La glace et les frimas sont inconnus dans l'île heureuse. On n'y sent ni la faim, ni la soif. L'air même qu'on respire est aliment et boisson. Les pieds n'y sont jamais las et les tempes jamais brûlantes ; on n'y pleure pas les morts. Le chas-

seur y fût resté avec joie, près de sa fiancée trouvée ; mais une présence auguste, appelée le Maître de la vie, s'approcha, et, d'une voix douce comme la brise du matin, lui dit :

—Retourne au pays d'où tu viens. Ton jour n'est pas encore levé. Retourne à ta tribu et à tes devoirs d'homme. Quand le devoir sera accompli, tu rejoindras l'âme que tu aimes : elle est acceptée. Elle est ici pour toujours, aussi jeune, aussi heureuse que lorsque je l'ai rappelée de la terre neigeuse.

Quand la voix cessa de parler, le chasseur tressaillit. Le petit tertre était à ses pieds, la neige chargeait les arbres au-dessus de sa tête, et le chagrin glaçait son cœur.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve !

LES MORMONS.

(Suite.)

Après de longues négociations, pendant lesquelles la guerre civile fut sur le point d'éclater dans l'Etat d'Illinois, les Mormons, toujours abandonnés par le gouvernement fédéral, délibérèrent, l'inspiration aidant, de quitter encore une fois leurs foyers, et d'aller, par delà les montagnes Rocheuses, chercher une patrie tellement éloignée des Gentils, qu'ils n'eussent plus de longtemps à craindre leur malice. Alors une espèce de capitulation eut lieu entre les chefs de Nauvoo et le gouvernement de l'Illinois, par laquelle les premiers s'engagèrent à évacuer le pays, le second à les garantir contre toute molestation pendant le temps nécessaire pour leurs préparatifs. On verra comment cet engagement solennel fut observé.

Le pays au delà des montagnes Rocheuses était alors aussi peu connu que l'intérieur de l'Afrique l'est encore aujourd'hui ; ce qu'on en savait, on le tenait du rapport de quelques Indiens et de ces hardis chasseurs qui vivent à la limite de la civilisation et dont Fennimore Cooper a poétisé le caractère. Pour parvenir aux montagnes, on savait qu'il fallait traverser d'immenses prairies infestées par des bandes nombreuses d'Indiens belliqueux, les Sioux, les Crows et les Schoschones. Là, le bois est rare ; le fourrage nul pendant l'hiver et pendant une partie de l'été. De larges rivières, des ravins profonds opposent à la marche des caravanes des obstacles infranchissables ; pour trouver des gués ou des passages, il est nécessaire de se détourner continuellement de la ligne directe qui conduit aux montagnes. Au pied de cette chaîne toujours couverte de neiges, de nouveaux dangers de nouvelles fatigues attendent le voyageur. Fondrières, glaciers, précipices bordent les passages des montagnes Rocheuses. Au-delà, on connaissait vaguement l'existence d'un grand lac salé, espèce de mer morte, dont les rivages étaient un désert, ou une terre promise ; personne ne le savait encore. C'est vers ces lieux que les Mormons résolurent de se diriger pour fonder leur quatrième ville sainte.

Au commencement de l'hiver de 1846, leurs premières colonies se mirent en marche, précédées d'éclaireurs chargés de reconnaître le pays et de

signaler les passages les moins difficiles. D'immenses convois de chariots les suivaient, traînés par des mules et des bœufs et chargés de meubles, d'ustensiles aratoires, de tentes et de provisions. La marche était lente. On campait souvent plusieurs semaines dans le même lieu, tandis que des détachements de travailleurs traçaient une route pour franchir une crevasse, ou jetaient un pont sur une rivière. Des laboureurs, cependant, défrichaient en avant de vastes espaces et les ensemençaient, afin de préparer des provisions à leurs frères qui viendraient après eux. Lorsque le soleil a desséché les hautes herbes des prairies, les troupeaux ne peuvent plus y trouver leur nourriture, abondante au printemps et après les premières pluies d'automne. Il fallait prévoir ces dangers du climat, se tenir en garde contre les changements de saison, et se préparer des camps sur le bord des rivières, dans des pays boisés, ou bien sur des collines où la végétation n'est pas brûlée par la sécheresse.

Pour la marche, point de route tracées : on s'avancait la boussole à la main. Tantôt les convois d'émigrés sillonnaient péniblement de vastes marécages, où plusieurs fois dans la journée il leur fallait décharger et recharger leurs chariots ; tantôt ils entraient dans des plaines arides qui leur faisaient endurer tous les tourments de la soif et décimaient leurs troupeaux. Plus loin, exposés à des rafales de neige et de pluie, ils étaient obligés de bivouaquer sans feu sur une terre nue, humide et glacée. Quelquefois la lueur d'un incendie, dévorant les hautes herbes, jetaient l'effroi dans la caravane, et il fallait des prodiges d'énergie pour écarter le fléau. Aux approches de l'hiver de 1847, les Mormons bâtirent une ville provisoire de barriques et de huttes construites de boue et de branchages, en attendant que la neige eût cessé de couvrir les prairies. Ils avaient amené de Nauvoo une musique militaire qui se faisait entendre dans toutes leurs haltes. Qui le croirait ? en butte aux tourments de la soif, de la faim, exposés à toutes les misères de la vie errante, ces hommes de fer ne perdirent jamais leur gaieté. Lorsqu'ils s'étaient entourés d'un retranchement de chariots,